

## Alan Stivell, cinquante ans de celtitude



Alan Stivell sur la scène de l'Olympia,  
à Paris, en 1972. GIOVANNI  
CORUZZI/BRIDGEMAN IMAGES

## Bruno Lesprit

**Le chanteur et harpiste breton entame une tournée célébrant son concert historique à l'Olympia**

### MUSIQUE

**L**a tragique actualité a réveillé la part enfouie de ses racines. Pas celles de la Bretagne, transmises par son père, Georges Cochevelou, traducteur, musicien et ébéniste, qui fit renaître en 1953 la harpe celtique, un instrument perdu dans les légendes et qu'Alan Stivell devait populariser. Plutôt celles de cette Ukraine d'où venait l'aïeul du côté maternel, Haim Woulf Dobroushkess. « *Ma mère a caché ses origines et rejetait son père en disant que c'était un coureur de filles, se souvient Alan Stivell. A la maison, tout tournait autour de la Bretagne.* »

C'est donc cet héritage celte que revendique toujours et encore le musicien avec les deux concerts qu'il donne les 7 et 8 avril, respectivement à Rennes et à Paris, premières pierres d'une tournée « symphonique » avec l'Orchestre national de Bretagne. Ce sera l'occasion pour lui d'étrenner une nouvelle harpe et de proposer une relecture de sa *Symphonie celtique* de 1979, dite *Tir Na Nog* (« terre de l'éternelle jeunesse » en gaélique). Mais aussi de célébrer le

cinquantième anniversaire de l'événement qui fit basculer son destin et celui des musiques celtiques en France : son passage historique à l'Olympia de Paris, le 28 février 1972, immortalisé par un album qui demeure le plus vendu en langue bretonne avec 2 millions d'exemplaires écoulés.

## « Un monde occulté »

Le triskèle affiché au verso de la pochette et accompagné de mots-clés – « retour aux sources » et « futurisme », « progressive folk » et « celtic pop music » – fit découvrir à beaucoup ce symbole à trois courbes devenu celui de l'interceltisme : *« Je faisais les plateaux télé avec mon grand triskèle, et ça a été une mode. Des gens qui habitaient Toulouse ou Strasbourg le portaient. Dans l'après-Mai 68, les milieux maoïstes y ont vu une opération de marketing du show-business et m'ont reproché d'en profiter... Mais une mode qui dure depuis plus de cinquante ans, ce n'est plus une mode. C'est un monde qu'on avait complètement occulté avec la culture judéo-chrétienne et qui avait été refoulé dans l'inconscient collectif. »* Celui qui a choisi Stivell – « source jaillissante » en breton – comme nom d'artiste observe qu'il est *« amusant de penser que, pour désigner en français une rivière souterraine, on emploie un mot celtique : aven »*.

Avant sa consécration dans le temple de Bruno Coquatrix et sa *« rencontre improbable avec le grand public »*, le jeune Cochevelou était déjà passé à l'Olympia. C'était le 16 janvier 1957 dans le cadre de « Musicorama », un programme diffusé par Europe 1. Il venait d'avoir 13 ans et officiait en première partie de Line Renaud. Seul avec cette harpe celtique, maîtrisée après cinq années d'apprentissage. La renaissance de la culture bretonne était alors illustrée par l'essor des bagadoù (troupe musicale bretonne). Lui-même, exercé à la bombarde et au biniou braz (grande cornemuse), sera penn-soner (sonneur en chef) du bagad parisien Bleimor, issu du scoutisme : *« C'était plutôt moqué par une majorité de la population, mais j'ai expérimenté des arrangements et des idées qui ont pu me servir par la suite. Tout était nouveau : le bagad n'existait pas auparavant et la harpe celtique nous revenait du passé. »*

Quinze ans plus tard, c'est lui qui est en tête d'affiche de « Musicorama » et rares sont ceux, dans le métier, à miser sur son succès. Paru en décembre 1971, son album manifeste *Renaissance de la harpe celtique* allait certes susciter des vocations, mais c'est surtout *« dans le monde anglo-saxon et jusqu'aux Etats-Unis, par le bouche-à-oreille »*, qu'il connaissait un retentissement : *« En France, on venait de très loin et on me prenait pour un fou : qu'est-ce que c'est que ce mec qui a la nostalgie du Moyen Age en plein XX<sup>e</sup> siècle ! Le mot "traditionnel" m'a collé à la peau car j'ai beaucoup arrangé des airs anciens. Mais on ne dira jamais de Bruce Springsteen qu'il fait de la musique traditionnelle alors que je pense en faire moins que lui. Sauf que lui est américain, pas armoricain... »*

Pour que sa musique ne soit plus perçue comme d'« un passéisme outrancier », il faudra l'ajout d'une guitare électrique, confiée à un Quimpérois autodidacte, rompu au rock et au folk, Dan Ar Braz, qui constate la parenté modale entre les musiques celtiques et le blues.

## Une face B révolutionnaire

*« J'avais eu l'idée de fusionner le rock'n'roll avec la langue et la musique bretonnes dès 1958 en me demandant pourquoi personne ne le faisait, raconte Stivell. Quand mon père a construit une harpe bardique avec des cordes en métal, on s'est approché des sonorités d'une guitare douze cordes et cette fusion est devenue encore plus évidente. Les choses commençaient à évoluer dans les îles britanniques depuis les premiers albums des Beatles : l'introduction du sitar indien, par exemple, convergeait avec mes propres envies. »* Stivell le vérifie de visu en 1968, quand il est convié à jouer en première partie des Moody Blues, au Queen Elizabeth Hall de Londres.

*« Les gens qui sont passionnés d'archéologie ne le sont pas forcément de science-fiction ; moi, je m'intéresse à la fois aux choses les plus anciennes et aux choses les plus futuristes. »* Le concert à l'Olympia est de fait précédé d'un quarante-cinq tours à la face B révolutionnaire : *Pop-Plinn* mêle, avec force bombardes et tambours, la danse de fest-noz aux aspects les plus

séduisants du rock progressif, dans une introduction à l'orgue et à la guitare électrique digne de Deep Purple. Les instruments, harpe comprise, se répondent selon la technique du tuilage utilisée pour le kan ha diskan, le chant à danser breton. Les radios s'entichent de cet acte fondateur du rock celtique : « *On s'est retrouvé programmé entre les Stones et Hallyday sans avoir à rougir. On a balayé le cliché des chapeaux ronds, de La Paimpolaise et des binious archifaux.* » A l'Olympia se sont donné rendez-vous les Bretons de la capitale, déployant quelques Gwenn ha du, mais pas qu'eux. « *Il y avait aussi ceux, étudiants, journalistes, qui m'avaient connu au Centre américain de Paris, là où tout avait commencé en 1966.* » Sur scène, ils sont dix avec Stivell et Dan Ar Braz, qui a attiré un batteur de rock aussi explosif qu'ignare en musique bretonne, Michel Santangeli. Sont aussi de la partie Gabriel Yacoub (chant, guitare, banjo, dulcimer), futur fondateur du groupe folk Malicorne, et son complice, le violoniste René Vermeer. « *Ces personnalités n'avaient pas grand-chose à faire ensemble, elles n'avaient pas le même vécu ni les mêmes envies et elles étaient un peu à mon service, rappelle Stivell. Mais c'étaient de super-musiciens.* »

Et comment ! Sept millions d'auditeurs entendent ces interprétations puisant dans les répertoires breton (*An-dro, An Durzhunel, Tri martolod* et la *Suite sudarmoricaine*), mais aussi écossais (*Tha Mi Sgith*) et irlandais, avec ce *Foggy Dew* évoquant l'insurrection de Pâques 1916. Une déclaration d'interceltisme vers lequel se tournera, en août 1972, une fête de cornemuses à Lorient, pour devenir le plus grand festival en France.

---

**Alan Stivell & l'Orchestre national de Bretagne**, le 7 avril au Liberté, Rennes, le 8 à la salle Pleyel, Paris 8<sup>e</sup>.